

**La commémoration des traités de Rome (1957)
à Bruxelles en 2007
De 50 ans d'intégration à 1500 ans de civilisation :
quelles mémoires pour quelles Europe ?**

Eric Bousmar

En 2007, le 50^e anniversaire de la signature des Traités de Rome constituait un événement à fêter, à tout le moins à commémorer. Dans la mesure où cet événement avait instauré les 50 ans de l'Union européenne (même si cette dernière n'a pris ce nom et cette forme que plus tardivement), il est en effet fondateur d'une durée à célébrer mais aussi d'un avenir encore incertain, bouillonnant de questions dont celle, lancinante, de la définition même de cette Europe, de son identité, de ses racines et de ses frontières, alors que le projet politique peine à mobiliser. Il était couru d'avance que la commémoration, d'une façon ou d'une autre, interroge cette identité européenne, cette adhésion des citoyens, cette existence. Les choix opérés à cette occasion, implicites ou raisonnés, de même que la présence ou l'absence d'acteurs institutionnels peuvent sans doute être considérés comme révélateurs d'un certain nombre d'enjeux mémoriels, identitaires et politiques. Quelles mémoires pour quelle Europe ? avec quelle profondeur de champ chronologique et géographique ? Une mémoire à l'échelle du continent, d'une civilisation, de l'Union, ou du groupe des pays fondateurs, la vieille Europe des Six ?

1. Délimitation du propos

Nous avons choisi d'examiner dans le cadre belge ces manifestations commémoratives, pour tenter de mettre en évidence les configurations mémorielles qu'elles peuvent révéler. Première surprise :

les institutions de l'Union européenne elles-mêmes sont restées globalement fort timides sur ce terrain. Les manifestations organisées en Belgique sont dès lors l'initiative soit d'organiseurs privés, soit d'institutions culturelles ou scientifiques belges. Il faudra dès lors déterminer à qui ces manifestations s'adressaient et quelles visions de l'Europe elles véhiculaient. Nous verrons qu'une indéniable variété d'approches s'est déployée en 2007. Bruxelles, capitale du Royaume et de l'Union¹, s'est évidemment taillé la part du lion. Un concert en plein air au pied de l'Atomium, télédiffusé en direct, a rassemblé la veille de l'anniversaire un grand nombre de stars ; un guide du quartier européen, intitulé *Bruxelles, capitale de l'Europe* a été publié dans le cadre de l'anniversaire². Le logo « Ensemble depuis 1957 » était apposé sur certains trains internationaux et décliné en plusieurs langues. Mais ce sont surtout de grandes expositions qui ont assuré le versant historique et/ou mémoriel de l'anniversaire. Le contenu mémoriel véhiculé par ces diverses expositions était varié, par son approche, sa profondeur chronologique (de 50 à 1500 ans), sa largeur de perception identitaire (toute l'Europe ?, quelle Europe ?). Pour certains la perspective était celle du Temps présent, pour d'autre celle des racines de l'Europe, cherchées à la Renaissance, au fil des Temps modernes ou dès les débuts du Moyen Âge.

Le présent examen a été réalisé avec un recul de deux ans. D'autres vagues commémoratives sont passées entretemps dans l'actualité belge, notamment l'anniversaire de l'Exposition universelle de 1958, qui a mobilisé bien des énergies dans les médias et dans le monde scientifique, moment de nostalgie, moment d'élucidation, moment de décryptage d'un événement révélateur. Réfléchir sur les 50 ans d'une Europe n'a cependant pas perdu son intérêt intrinsèque. La commémoration de la

¹ Sur les prétentions bruxelloises en la matière et les velléités antérieures, aujourd'hui oubliées, cf. R. DE GROOF et G. ELAUT, *Europe in Brussels. Du District fédéral du monde à la capitale européenne, 1899-2010* [volume quadrilingue anglais-néerlandais-français-allemand], Bruxelles, Archives de l'Etat/Lannoo, 2010. Cet ouvrage a été publié à l'occasion d'une exposition sur le même thème aux Archives générales du Royaume, dans le cadre de la présidence belge de l'Union (assurée de juillet à décembre 2010).

² Rapide présentation des manifestations : *Tout le monde en parle... Ensemble depuis 1957*, dans *Iris-info. Journal du personnel du Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale*, n° 40, avril 2007, p. 17-19, avec accroche à la une.

Chute du Mur de Berlin le 9 novembre 2009 a d'ailleurs replacé fort opportunément certains aspects de la question au cœur de l'actualité.

Il faut souligner les limites du propos : le présent exposé, rédigé par un médiéviste intéressé aux questions plus larges de mémoire et d'identité, a valeur de premier inventaire provisoire, de premier bilan, destiné à nourrir un débat et une réflexion. Je n'ai pas fait de recherche systématique sur la couverture de presse, pas recherché de données sur la fréquentation et le budget de chaque manifestation. Je n'envisage pas les initiatives officielles des institutions européennes (Parlement, Commission, Conseil européen) telles que discours ou réceptions, ni l'exposition réalisée par le CVCE luxembourgeois pour le compte du Conseil européen, qui a été traitée par ailleurs (voir l'avant-propos du présent volume). Je laisse aussi de côté la question des anniversaires antérieurs (les 10 ans, les 25 ans, etc., de l'Europe communautaire). Il ne s'agit pas non plus d'un compte rendu critique des catalogues scientifiques issus des expositions. Par ailleurs, la posture n'est pas celle d'un historien censeur des acteurs du champ mémoriel³ : il s'agit ici de comprendre les enjeux mémoriels et leurs implicites, non de distribuer des bons ou des mauvais points.

Nous envisagerons successivement l'exposition « C'est notre histoire ! » (§ 2) puis un ensemble de manifestations organisées par des institutions fédérales ou nationales (§ 3), centrées sur le Temps présent, ensuite les diverses expositions du Festival Europalia 2007 (§ 4), dont « Le Grand Atelier » (§ 5), plus centrées sur la longue durée européenne, et enfin l'exposition « Leonardo da Vinci », d'initiative privée (§ 6). Nous formulerons quelques remarques d'ensemble (§ 7), avant de conclure.

2. « C'est notre Histoire ! »

L'exposition « C'est notre histoire ! » organisée par le Musée de l'Europe — un musée virtuel sans collections ni espace permanent —,

³ Nous sommes en effet convaincus de la nécessaire articulation des deux démarches, l'approche historique critique étant en dialogue avec d'autres modes de représentation du passé et de rapport au passé. Sur les ambiguïtés et malentendus liés à la tension mémoire/histoire, cf. notamment Ph. RAXHON, *Essai de bilan historiographique de la mémoire*, dans *Bilans historiographiques*, [éd. J.-P. NANDRIN], Bruxelles, 2008 (Facultés universitaires Saint-Louis. *Cahiers du CRHIDI*, 30), p. 11-94.

s'est tenue à Bruxelles sur le site de Tour et Taxis du 26 octobre 2007 au 23 mars 2008, et fut prolongée jusqu'au 12 mai 2008⁴. Financée par la Belgique (3 millions d'€) et par la Commission européenne (1 million d'€), elle est pilotée par un comité qui comporte quelques pointures politiques⁵. D'après les formulations du folder publicitaire, elle porte sur « 50 ans d'aventure européenne » alias « l'Europe de 1945 à aujourd'hui » (soit 62 ans...), tout en croisant la « grande histoire » à l'histoire de la vie quotidienne afin, comme l'écrit un journaliste couvrant l'exposition de « faire sentir que l'Histoire de l'Europe configure nos vies et se retrouve littéralement dans les biographies de chacun d'entre nous »⁶. Une évidence sans doute pour l'historien, mais bien sûr un impératif en matière de pédagogie et de vulgarisation. On avance donc dans le temps, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, vers la guerre froide et la décolonisation, la chute du Mur de Berlin, en découvrant trois appartements représentatifs de l'évolution du cadre de vie des Européens. La scansion est la suivante :

- « 1945 : Europe, année 0 » : l'Europe exterminée, déplacée, ruinée, en pénurie et rationnée. Marquée par la spécificité inédite de l'horreur nazie, qui interroge le sens même de l'histoire européenne.
- « La révolution européenne (1946-1951) » : les Pères de l'Europe, la réconciliation des ennemis.

⁴ Catalogue grand public : *C'est notre histoire ! 50 ans d'aventure européenne*, s.l.n.d., 152 pp. ; téléchargeable. La p. 2 énumère les sponsors du Musée de l'Europe (grandes banques, groupes industriels et commerciaux) et ses soutiens institutionnels belges (l'ensemble des gouvernements fédéraux, régionaux et communautaires, mais aussi la Loterie nationale et la Fondation Roi Baudouin), tandis que l'exposition proprement dite dispose d'un financement de la Commission européenne (Union européenne) et de budgets fédéraux, bruxellois, Communauté française (mais non flamande ou germanophone). Liste des administrateurs et des membres du comité scientifique : p. 4.

⁵ Voir n. 4 ci-dessus, ainsi que Ch. Ly. [Ch. LAMFALUSSY], *Union européenne. L'expo sur les 50 ans, c'est en octobre*, dans *La Libre Belgique*, mercredi 21 mars 2007, p. 8.

⁶ Sylvain LOUIS, *Ces citoyens européens au cœur de l'Histoire*, dans *La Tribune de Bruxelles* [supplément hebdomadaire encarté dans *La Libre Belgique*, édition Bruxelles et Brabant wallon ; également distribué gratuitement], n° 244, 8-14 novembre 2007, p. 7, accompagné d'un pavé (ID., *C'est notre histoire... aussi !*) et annoncé par une accroche en une (« Expo. L'Europe des gens. A Tour et Taxis, une fresque interactive marie grande et petite histoire des 27. Page 7 »).

- « L'Europe divisée (1951-1989) ». Illustrant la guerre froide, la décolonisation, la vie quotidienne à l'Ouest, le fameux Checkpoint Charlie berlinois, la vie quotidienne à l'Est, la révolution hongroise. L'Europe des Traités, son premier élargissement, l'intégration de trois anciennes dictatures, face à « l'Europe soviétisée ».
- « 1989 : la chute du Mur. Vers l'unification (1989-2007) ». Débouchant sur des questions d'actualité, de géographie humaine, de politologie, de droit public (les institutions, les enjeux migratoires et sécuritaires de la mondialisation).

Par la grâce du multimédia, 27 citoyens des différents Etats de l'Union accompagnent le parcours du visiteur et livrent leurs souvenirs. On n'est pourtant pas dans le strict registre documentaire. « L'émotion est au rendez-vous » dit encore en effet notre homme de presse. En outre, des installations d'art contemporain créées pour l'exposition « évoquent les moments clés de l'histoire de l'Europe » (*dixit* le folder).

Le propos d'ensemble est bien européiste : « L'exposition dévoile que nous sommes tous les héros [sic] de cette formidable aventure qu'est l'unification européenne ». La communication externe de l'exposition est basée sur un visage de jeune femme qui semble renifler les étoiles ; en ouvrant le folder on a l'attention tout de suite attirée par un grand-père et une petite fille, eux aussi dans les étoiles. De fait, le propos de l'exposition table explicitement sur le registre de la proximité et de l'émotion : « En parlant aux gens d'eux-mêmes et de leur vie, avec simplicité, empathie et émotion, en entremêlant l'Histoire et l'histoire [sic], l'exposition montre à chacun que l'Europe est aussi son affaire. » On peut penser que ce registre de la proximité était une sorte d'antidote à l'aversion supposée des Bruxellois pour les « eurocrates ». Comme l'a fait observer B. Jewsiewski⁷, ce choix muséologique rencontre aussi une forme de nostalgie du quotidien, bien présente dans la sensibilité mémorielle des citoyens des nouveaux Etats membres, issus de l'ancien Bloc de l'Est, une sensibilité qui est notamment familière à l'historien K. Pomian, co-directeur scientifique de l'exposition (une fonction qu'il partage avec E. Barnavi, à qui il a par ailleurs succédé comme directeur scientifique du Musée de l'Europe). Résolument axé sur le temps présent, le projet oscille donc entre une histoire quotidienne des Européens et une

⁷ Communication du professeur B. Jewsiewski (Université Laval, Québec) sur le thème *Europes dans l'espace (post)-communiste*, présentée lors de la journée d'étude du 12 novembre 2009 aux Facultés universitaires Saint-Louis.

histoire de l'intégration européenne. La dyssymétrie des deux Europe — celle de l'Ouest où sont signés les traités de 1957 et où l'intégration prend forme, celle de l'Est sous la coupe soviétique — et leur « unification » progressive dans les années qui suivirent la Chute du Mur de Berlin, en sont un des axes forts et originaux. Une des leçons est le vécu différencié des Européens de part et d'autre du Rideau de fer⁸. Le cadre de référence est dès lors décentré par rapport à l'espace mémoriel de l'Europe des Six. L'approche se veut didactique et mobilisatrice.

Traiter l'histoire récente est le but avoué, et effectivement réalisé, de l'exposition. Le catalogue indique toutefois une vision affirmée d'une unité civilisationnelle sous-jacente :

« C'est parce que nous partageons une histoire commune de plus de 2000 ans que l'unité européenne a pu se réaliser depuis 50 ans » (p. 137)

« (...) l'Europe existe ; il ne viendrait à personne l'idée de faire une pareille exposition sur l'Asie, par exemple, tellement il tombe sous les sens que ce vaste continent est une entité géographique où cohabitent plusieurs civilisations. L'Europe, elle, malgré sa diversité, forme une civilisation unifiée. » (p. 13)

Cette question, pourtant fondamentale et moins évidente que ne le laissent croire les auteurs (anonymes) de ce texte, est vite évacuée. En postulant implicitement l'adéquation d'un continent, d'une civilisation et d'une intégration en cours⁹, on affecte d'ignorer par exemple que Chypre, un des 27 Etats membres, est géographiquement asiatique et si proche de la Syrie¹⁰. En rappelant que les divisions internes du christianisme

⁸ *C'est notre histoire ! 50 ans, op. cit.* [catal.], p. 27, à propos des 27 citoyens des pays de l'Union : « les témoignages les plus poignants viennent en majorité de l'Est. C'est là que la mémoire est la plus vive, c'est là où le rapport à l'histoire est le plus fort, car c'est là que l'histoire a été la plus tragique. Dans l'Europe occidentale, démocratique et libérale, des pans entiers de la vie des citoyens échappaient à la politique ; en Europe de l'Est, la politique était partout, souvent sous sa forme la plus oppressive ».

⁹ A la p. 22 du catalogue, par exemple, on est passé sans crier gare de l'Europe comme espace (un continent) ou comme civilisation, à l'Europe constituée des 27 Etats membres de l'Union européenne.

¹⁰ Dans le domaine de la vulgarisation, par exemple, l'*Atlas Larousse des pays du monde*, dir. Y. GARNIER, Paris, 2007, p. 124, ne laisse aucun doute à ce sujet, plaçant Chypre en Asie, comme la Turquie, tandis que la Russie est située en Europe. En 1995, on pouvait encore ironiser sur le fait que Chypre, île participant au concours Eurovision de la chanson, soit européenne (*in casu* : P. SAEY, *Les frontières*,

européen depuis le Moyen Âge expliquent la variété culturelle des pays de l'Union, on fait l'impasse sur la présence de longue date de l'Islam dans les Balkans¹¹. Les deux millénaires d'histoire « commune » sont un raccourci un peu brusque pour renvoyer à l'héritage antique méditerranéen. Certes, ces points mériteraient chacun une ample discussion. Il est cependant dommage que l'exposition et son catalogue aient pu donner l'impression que ce n'était pas le cas.

Le propos immédiat est le souhait de voir une mémoire européenne commune prendre petit à petit le relais des mémoires forgées dans le cadre des Etats-nations (en s'y superposant plutôt qu'en s'y substituant) :

« On est en droit de supposer que le temps finira par cicatriser les plaies et qu'une mémoire proprement européenne finira par émerger d'une lente prise de conscience de tout ce que les Européens ont en commun. Pour autant, cette mémoire partagée n'est pas appelée à supplanter les mémoires nationales. Ce n'est ni possible, ni, sans doute, souhaitable. L'identité européenne est inclusive, non exclusive. Elle se surajoute à d'autres identités, elle ne s'y substitue pas. » (p. 13)

Constat, ou souhait, qui n'est d'ailleurs pas une exclusivité de la mémoire « européenne ». Souhait aussi dont, dans le cas européen, la réalisation est loin d'être évidente, ainsi que B. Jewsiewcki l'a souligné¹².

Retenons les éléments suivants : une unité de civilisation permet, suite au séisme de la Seconde Guerre mondiale, la réalisation progressive d'une Union européenne dans un premier temps face à l'autre moitié de

l'ancienneté et la nature de l'Europe, dans *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, dir. A. MORELLI, Bruxelles, 1995, p. 293 : « Israël fait-il partie de l'Europe ? Bien évidemment d'après les organisateurs du Concours Eurovision. Mais, dans ce cas, la Turquie et Chypre appartiennent également à l'Europe ! », *quod non*, selon l'auteur, professeur de géographie à l'université de Gand). Mais une dizaine d'années plus tard, la politique semblerait donner tort à la géographie. Pour Chypre, en tout cas. Cela dit, les géographes eux-mêmes soulignent la difficulté qu'il y a à définir l'Europe, que ce soit comme continent, comme ensemble socio-culturel ou en faisant coïncider les deux critères (P. SAEY, *Les frontières*, *op. cit.*, *passim*).

¹¹ On lit dans le catalogue, p. 86, à propos de l'Europe qu'« à partir du XI^e siècle, elle a été divisée entre catholiques et orthodoxes, à partir du XVI^e, à l'Ouest et au Centre, entre catholiques et protestants de différentes dénominations. » Comme si d'évidence jamais il n'y eut de vastes zones musulmanes dans la péninsule ibérique ou les Balkans.

¹² Cf. *supra*, n. 7.

l'Europe, communiste, et dans un second temps en intégrant celle-ci. Ces processus politiques ont marqué la vie quotidienne des Européens de part et d'autre du ci-devant Rideau de fer. Une mémoire européenne, permettant une meilleure compréhension du vivre-ensemble au sein de l'Union, est appelée idéalement à colorer les différentes mémoires nationales et, ajouterons-nous, régionales ou locales. Une communication efficace vers le public, combinant registres documentaire et sentimental, peut contribuer à cette construction mémorielle et à cette éducation. C'est un tel projet qu'a incarné l'exposition *C'est notre histoire*. La profondeur de champ, à l'échelle des 27, distingue celle-ci d'autres expositions axées sur la signature des traités et ses acteurs (voir *infra*), et renvoyant dès lors surtout à la mémoire de l'Europe des Six. Nous verrons aussi que d'autres expositions portant sur le passé plus lointain, privilégient de même, consciemment ou non, une mémoire ancrée sur les pays fondateurs et leurs relations. Le propos de *C'est notre histoire !* montre ainsi en creux que la relation au « passé européen » n'est pas la même dans tous les Etats de l'Union élargie à 25 puis à 27, et que la conscience identitaire/culturelle européenne qui prévaut dans le noyau fondateur ne peut plus suffire à rendre compte de l'ensemble de l'Union.

Pour autant, lorsqu'elle se réfère à une civilisation commune comme substrat de la construction politique européenne contemporaine, *C'est notre histoire !* retombe dans un discours mémoriel qui fait surgir cette civilisation dans une aire culturelle essentiellement centrée sur l'ouest de l'Union actuelle, en gros les Neuf et leur périphérie immédiate. Nous verrons que cette approche est partagée par l'essentiel des autres intervenants.

3. « Europe à la une ? » et consorts

Relativement confidentielle, compte tenu du lieu et du type d'objet présenté, l'exposition « *Europe à la une ? Les Traités de Rome à travers la presse belge* » (du 27 février au 30 juillet 2007) organisée par la Bibliothèque royale de Belgique, institution scientifique fédérale, était directement en prise sur l'événement commémoré et mettait le visiteur en présence de ces sources d'époque dont raffolent les historiens. Les vitrines présentaient en effet les journaux de l'époque. En parallèle, les Archives de l'Etat se penchaient sur les figures de trois acteurs : « *Spaak, Rothschild, Snoy. De Val-Duchesse aux Traités de Rome* » et les Musées royaux des Beaux-Arts présentaient des photographies de l'agence

Magnum : « *Euro Visions, les nouveaux Européens par douze photographes de Magnum* ». A côté des initiatives de ces trois institutions scientifiques fédérales, le Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire a réalisé dans ses collections permanentes un mini-parcours thématique temporaire en lien avec les 50 ans, présentant 10 pièces allant d'une veuglaire du XV^e siècle à un chasseur-bombardier F-16 : « *En 1957 était signé le Traité de Rome. Ce fut le coup d'envoi d'une grande aventure de paix, de stabilité et d'entente par-delà les frontières. Et l'Europe en avait bien besoin, de cette fraternité. (...), siècle après siècle, le continent fut déchiré par des guerres et des révolutions (...)* », nous dit la brochure présentant le parcours¹³. Enfin, le Musée de la Banque nationale de Belgique a fort naturellement présenté une exposition sur le thème « *L'€uro sous la loupe* ».

Ici aussi, l'accent porte sur l'histoire du Temps présent, et la volonté de conscientisation aux enjeux de la construction européenne est explicite dans plusieurs de ces réalisations. De ce point de vue, elles peuvent être considérées comme relevant sans conteste d'un propos européiste.

4. Le festival Europalia 2007 consacré à l'Europe

Le festival biennal Europalia est une véritable institution dans le paysage culturel belge. Régulièrement contesté depuis quelques années par plusieurs intervenants, selon qui il peine à se renouveler, le festival fondé en 1969 repose pourtant sur une longue tradition¹⁴. Consacré à la présentation des richesses culturelles d'un pays européen mis à l'honneur (du moins en principe et à l'origine), le festival consiste en un vaste programme d'expositions, de concerts, de conférences et d'autres événements culturels, répartis dans diverses villes du Royaume,

¹³ 1957-2007 *Le Traité de Rome a 50 ans. 2007 Année de l'Europe à Bruxelles et au Musée royal de l'Armée*, s.l.n.d. [Bruxelles, Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire, 2007], non pag. [plaquette de 12 pp. in-8°, ill. coul.]. Le texte introductif a été repris dans *Cibles. Trimestriel du Musée royal de l'Armée*, n° 34, juin 2007, non pag. [p. 3].

¹⁴ Cf. G. TELLIER, *Petite chronique d'Europalia*, dans *Actes des VII^e Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (AFCHAB) et LIV^e Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique. Congrès d'Ottignies – Louvain-la-Neuve, 26, 27 et 28 août 2004*, vol. 2, Bruxelles, 2007, p. 989-996.

bénéficiant du soutien et de la collaboration des principaux musées ou lieux d'expositions. Placé sous patronage officiel au plus haut niveau, il prend la forme d'un échange culturel entre la Belgique et le pays partenaire, impliquant Chefs d'Etat, ambassades et ministères. En 2007, le festival fut consacré à l'Europe dans son ensemble et non à un pays particulier. Un comité de liaison regroupe des représentants des 27 pays membres de l'Union, issus de l'ambassade, de la représentation permanente ou d'un institut culturel. Le haut patronage est accordé par 23 chefs d'Etat ainsi que le président du Parlement européen Hans-Gert Pöttering et le président de la Commission européenne José Manuel Barroso. Le programme, qui s'étendit du 3 octobre 2007 au 3 février 2008, était copieux¹⁵.

A côté de l'exposition *Le Grand Atelier*, sur laquelle je reviendrai dans un instant, on peut épingler :

- l'exposition « *Tous les chemins mènent à Rome. Voyages d'artistes du XVI^e au XIX^e siècle* », organisée du 11 octobre 2007 au 27 janvier 2008 au Musée d'Ixelles, institution publique d'une des 19 communes de la Région Bruxelles-Capitale¹⁶. Objets, œuvres d'art en dialogues et récits d'écrivains (Montaigne, Erasme, Goethe, Stendhal, Balzac, Dumas), présentent « la réalité du voyage d'autrefois » (*dixit* le folder), voyage en tout cas d'artistes et d'intellectuels « du Nord de l'Europe vers Rome ». Voici donc un aspect, certes essentiel, de l'histoire culturelle européenne, mais concentrée sur le monde post-médiéval et le cadre géographique de la future Europe des Six. En bonne place figurent ici la fascination pour les ruines antiques et le goût du pittoresque (passage des Alpes, éruption du Vésuve). Ces déplacements, confrontations et découvertes, transposées dans l'art et la littérature constituent peu à peu une civilisation commune, sur base de Renaissance et d'échanges. Il y a

¹⁵ Il fut diffusé en plusieurs versions linguistiques : *Europalia.europa. Expo / musique / théâtre / danse / littérature / cinéma, 03.10.2007 03.02.2008*, s.l.n.d. [Bruxelles, Europalia International, juin 2007], 143 pp. Voir notamment le dossier Europalia Europe coordonné par L. PLISNIER, dans *Revue générale*, 143^e a., 2008, n° 1, janvier 2008, p. 9-24.

¹⁶ Catalogue : D. VAUTIER, *Tous les chemins mènent à Rome : voyages d'artistes du XVI^e au XIX^e siècle*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2007, 255 pp. Voir notamment R. VERDUSSEN, *Les chemins de l'Europe*, dans *Revue générale*, 142^e a., 2007, n° 12, décembre 2007, p. 11-15 (par inadvertance, l'auteur évoque le « 40^e anniversaire de l'Europe unie »); G. GILSOUL, *Le voyage à Rome*, dans *Le Vif / L'Express*, hebdomadaire, 5 octobre 2007, p. 81.

donc, de ce point de vue, une dimension européiste sous-jacente au propos de l'exposition. Son titre contient d'ailleurs un prétexte et un clin d'œil, en mettant l'accent sur la place de Rome dans l'imaginaire européen (en tout cas dans le noyau des Six ou des Neuf), ville où seront signés les traités du 25 mars 1957. Cependant, il y est aussi question de Venise, Florence ou Naples.

- l'exposition « *Brillante Europe. Joyaux des cours européennes* », organisée à Bruxelles du 24 octobre 2007 au 17 février 2008 dans l'Espace culturel ING, avec le soutien de la banque du même nom¹⁷. L'exposition vise à illustrer « les relations entre les pays d'Europe » (*dixit* le folder) au travers des relations dynastiques entre familles régnantes, illustrées par les pratiques culturelles entourant le bijou de cour. Quelques 230 bijoux (couronnes, sceptres, pendentifs, médaillons, broches etc., liés aux rituels du pouvoir ou au simple appareil), issus de collections particulières et de grands musées sont présentés et confrontés à leurs représentations picturales. Une approche originale donc d'une Europe internationale partageant des codes communs. Le propos chronologique nous porte de l'époque carolingienne à la fin de l'empire austro-hongrois et à l'entre-deux-guerres. Au delà de l'indéniable beauté des objets présentés et de leur mise en contexte, le propos idéologique européiste est appuyé : « *La plupart de ces bijoux, nous dit le folder, appartenaient à des monarques reconnus en Europe pour leur contribution au développement d'un courant de pensée, à des opérations diplomatiques, économiques, sociales ou culturelles. Ces grandes figures politiques agissaient en tant qu'Européens avant la lettre.* » Ce qui n'empêche pas de présenter aussi par exemple le pendentif reçu de la reine par le marin sir Francis Drake pour avoir détruit l'Invincible Armada de Philippe II. Tant il est vrai que l'Europe avant la lettre n'échappait pas aux discordes ni aux déchirements (mais là, il faut lire entre les lignes).
- l'exposition « *Autour du globe. Le Portugal dans le monde aux XVI^e et XVII^e siècles* », était organisée à Bruxelles, dans le très central Palais des

¹⁷ Catalogue scientifique : *Les parures du pouvoir : joyaux des cours européennes*, sous la dir. de Diana SCARISBRICK, Christophe VACHAUDEZ et Jan WALGRAVE, Bruxelles, Fonds Mercator, 2007, 296 pp. Pour la couverture de presse, voir notamment G. DUPLAT, *Des bijoux pour afficher son pouvoir*, dans *La Libre Belgique*, mercredi 24 octobre 2007, p. 19.

Beaux-Arts, du 26 octobre 2007 au 3 février 2008¹⁸. Elle s'inscrivait dans le cadre de la présidence portugaise du Conseil de l'Union européenne. La dimension politique est donc évidente. En 150 objets d'art, tableaux, objets ethnographiques et documents cartographiques, c'est « l'intensité de ces échanges et la diversité des cultures traversées par les Portugais » (*dixit* le folder), qui est mis en évidence : Chine, Japon, Inde, Congo, Brésil... mais peu d'européanité, à moins qu'il ne s'agisse de relire l'identité européenne comme une ouverture sur le monde. Je laisse ici la question ouverte. On notera en tout cas que cet apport de la présidence portugaise s'éloigne assez fort de l'axe italo-lotharingien présent dans d'autres perceptions. L'exposition est accompagnée dans la programmation de concerts de fado, de musique du Cap-Vert et d'évocations de l'Angola et du Brésil. L'Europe, serait-ce donc aussi une culture exportée, puis métissée ?

- l'exposition « *Formatting Europe. Mapping a continent* », organisée à la Bibliothèque royale de Belgique (Bruxelles), du 17 novembre au 8 février 2008, moins spectaculaire peut-être mais non moins instructive, met en perspective l'évolution des représentations cartographiques du continent européen du Moyen Âge au XX^e siècle¹⁹.
- en outre, le festival Europalia comportait des lectures de textes littéraires, projections de films, concerts, spectacles de théâtre et de danse, performances, expositions de photographies²⁰, programmes spéciaux pour les enfants et les jeunes, conférences et colloques, et un festival d'art contemporain (intitulé « Agorafolly ») présentant pour

¹⁸ Catalogue scientifique : *Autour du globe : le Portugal dans le monde aux XVI^e-XVII^e siècles*, s. la dir. de Jay A. LEVENSON, Bruxelles, Europalia, 2007, 358 pp. Cf. notamment O. ROGEAU, *Europalia Europe. Le Portugal toutes voiles dehors*, dans *Le Vif/L'Express*, hebdomadaire, 26 octobre 2007, p. 124-125

¹⁹ W. BRACKE, L. DANCKAERT, C. DE CANDT *et al.* (éd.), *Formatting Europe, mapping a continent. Dix siècles de cartes d'Europe dans les collections de la Bibliothèque royale de Belgique*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 2007, 141 pp.

²⁰ Cf. notamment sur l'exposition de Europa Nostra présentant une centaine de projets de restauration du patrimoine dans l'Europe des 27 (Tour & Taxis, couloir central), toujours dans le cadre du festival Europalia : G. DUPLAT, *L'Europe, si diverse, mais si unique à la fois*, dans *La Libre Belgique*, vendredi 4 janvier 2008, p. 16.

partie en plein air à Bruxelles un artiste de moins de 35 ans de chaque Etat membre (et très vite vandalisé, malheureusement²¹).

5. Le Grand Atelier

L'événement culturel majeur d'Europalia Europe fut paradoxalement une grande exposition qui ne touchait en rien la construction européenne des 50 dernières années mais donnait à voir la façon dont des liens se sont tissés depuis le très Haut Moyen Âge jusqu'au Siècle des Lumières, pour constituer une culture et une identité européenne, non sous l'angle économique ou politique, mais sous celui de l'art, de la littérature et des références culturelles partagées.

Cette exposition, intitulée « *Le Grand Atelier. Chemin de l'art en Europe (V^e-XVIII^e siècle)* » fut organisée à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts, du 5 octobre 2007 au 20 janvier 2008. Son commissaire était l'historien d'art Roland Recht, de l'Institut, professeur au Collège de France, assisté des professeurs Catheline Périer-d'Ieteren, de l'ULB, et Pascal Griener, de l'Université de Neuchâtel (un Suisse, *nota bene*, non membre de l'Union donc, mais européen quand même)²². Dix-huit mois de travail, plus de 300 œuvres, et une problématique qui se proclame novatrice, en ce qu'elle s'écarte des présentations de l'art européen en écoles et en styles, pour privilégier, en phase avec l'histoire culturelle, les réseaux et la mobilité des artistes, les échanges et la circulation, l'action des commanditaires, mécènes et marchands d'art. En d'autres termes, montrer la *mobilité européenne* à l'œuvre et la progressive constitution d'un *espace culturel commun*, des migrations germaniques aux Lumières. Exprimée ainsi, on peut concevoir que la thématique éveille à bon droit un écho du côté des préoccupations d'actualité au sein de l'Union. Les

²¹ Sur ce, cf. notamment la brève *Protégeons les 27 !*, dans *La Tribune de Bruxelles* [supplément hebdomadaire encarté dans *La Libre Belgique*, édition Bruxelles et Brabant wallon ; également distribué gratuitement], n° 244, 8-14 novembre 2007, p. 7.

²² Catalogue scientifique : *Le grand atelier. Chemin de l'art en Europe (V^e-XVIII^e siècle)*, s. la dir. de R. RECHT, avec la coll. de C. PERIER-D'IETEREN et P. GRIENER, et de [sic] P. BURKE, R. CHARTIER et K. POMIAN, diverses préfaces, Bruxelles, Europalia International / Fonds Mercator, 2007, 335 pp. Couverture de presse : voir notamment E. RADAR, *Le Grand Atelier : chemins de l'art en Europe*, dans *Revue générale*, 142^e a., 2007, n° 12, décembre 2007, p. 17-23 ; G. GILSOUL, *Un air de famille*, dans *Le Vif / L'Express*, hebdomadaire, 5 octobre 2007, p. 78-80.

préfaces du catalogue signées par un ancien président du Parlement européen, l'Irlandais Pat Cox, et par le président en exercice de la Commission européenne, le Portugais José Manuel Barroso, relie explicitement cette exploration du substrat culturel européen à la commémoration des traités de 1957.

Concrètement, le parcours du visiteur est scandé en quatorze étapes :

- « I. L'Europe en mouvement » (ou « Les peuples en mouvement : la première naissance de l'Europe »), présentant l'art des peuples germaniques migrants puis des royaumes du haut Moyen Âge et des moines irlandais (IV^e-VIII^e siècles). Dominent ici orfèvrerie et manuscrits. Des fragments de sarcophages évoquent l'étiollement du monde romain.
- « II. L'Empire carolingien et son héritage », englobant l'art ottonien (VIII^e-XI^e siècles). Plats de reliure en ivoire et manuscrits, dont le fameux psautier d'Utrecht, illustrent ici le retour de la figure humaine et la transposition des modèles gréco-romains.
- « III. L'Europe et la Méditerranée » évoque l'art byzantin et son influence, l'importation d'objets byzantins ou arabes en Occident, la Sicile comme lieu de rencontre, et l'art hispano-mauresque, avec des pièces des IX^e-XVI^e siècles. Le chapitre s'en tient strictement (et prudemment ?) à la production et à la circulation des œuvres et objets d'art.
- « IV. Les ateliers d'orfèvres » marque le retour au cœur de l'espace occidental, en particulier avec des œuvres de Nicolas de Verdun et Hugo d'Oignies (mil. XII^e-1^{er} tiers XIII^e siècles).
- « V. Un art pour l'exportation : les émaux, les albâtres et les retables » illustre la production en série, ses variantes et sa circulation européenne, au travers des émaux de Limoges (XII^e-XIII^e s.), de l'albâtre anglais (XIV^e-XVI^e s.), des retables brabançons en bois à panneaux peints et des retables en terre à pipe d'Utrecht (XV^e-XVI^e s.).
- « VI. L'image de la Vierge et l'idéal courtois » (XII^e-XV^e s.) montre les multiples déclinaisons de la Vierge en sculpture et peinture, et présente quelques manuscrits (Machaut, Boccace et Christine de Pisan), valves de miroir en ivoire sculpté, et coffrets, illustrant la courtoisie profane.
- « VII. La circulation du dessin dans l'espace européen » présente divers modèles (XI^e-déb. XVI^e s.), utiles à l'art de bâtir comme à la peinture, l'enluminure ou la sculpture, d'Adhémar de Chabannes à Léonard de Vinci.
- « VIII. La carrière européenne des sculpteurs à la fin du Moyen Âge » est consacré au chantier de Buda, à Nicolas de Leyde et Veit Stoss (XV^e-déb. XVI^e s.) : statues, fragments, dessins préparatoires, gravures et lettre autographe d'un commanditaire, l'empereur Frédéric III.

- « IX. La conquête d'un nouvel espace pictural » couvre la même période et traite le retour de la perspective chez les peintres des anciens Pays-Bas et d'Italie (XV^e s.). Y figure notamment la partie conservée des Heures Turin-Milan attribuée à Van Eyck.
- « X. L'Europe du livre imprimé » souligne la nouveauté technique, son apport dans les champs du savoir, de l'art et la religion (XV^e-XVII^e s.), avec une attention spéciale pour les éditions du traité d'architecture de Vitruve et son influence.
- « XI. L'estampe au service des métiers » complète la section précédente et montre, par des spécimens des XVI^e-déb. XVIII^e s. comment la diffusion des motifs à l'échelle européenne et d'une discipline artistique à l'autre permet d'ancrer des images dans un imaginaire commun, à la faveur d'un travail de copie et de dérivation.
- « XII. Le regard sur l'autre monde » évoque le goût des *curiosa*, la production coloniale et les objets d'outre-mer destinés à l'importation (porcelaine Ming), et enfin la question des différences raciales et des métissages en Amérique latine, au travers de pièces des XVI^e-déb. XVIII^e s.
- « XIII. L'Europe des maîtres et l'Europe des collectionneurs » montre l'émergence d'un langage artistique commun et d'une émulation des maîtres (XVI^e-déb. XVIII^e s.), sous la double influence du culte croissant de l'antique, lié au voyage d'Italie, et de la dynamique des cours qui entraîne échanges de tableaux et d'artistes, tandis que se collectionnent à la fois maîtres anciens et contemporains. Le propos est scandé notamment par des œuvres de Jordaens, Rubens, Van Dyck, El Greco, Zurbaran, Ribera, Lorrain, Boucher, Spranger, et Teniers.
- « XIV. Le monde dans une chambre. Collectionneurs et marchands » est une suite logique de la section précédente et se concentre sur les tableaux représentant les cabinets d'amateur ou galeries d'art. Par son originalité, cette section est aussi le clou et la conclusion de l'exposition : les tableaux y figurent en effet, en situation d'époque, réelle ou fictive, le résultat de la circulation des œuvres et des maîtres sous l'impulsion des mécènes, des collectionneurs et des marchands. C'est un de ces tableaux, tout naturellement, qui illustre la couverture du catalogue.

Les sections IV à IX concernent donc l'art de l'Occident médiéval, illustré par des œuvres, des modèles, des commanditaires et des artistes qui ont circulé : Pologne, Hongrie, Tchéquie, espace germanique, anciens Pays-Bas, îles britanniques, France, péninsule ibérique et Italie constituent l'aire ainsi « visitée ». Les sections X-XI et XIII-XIV portent sur la même aire culturelle, mais cette fois de la Renaissance aux Lumières. Les

sections III et XII envisagent les rapport de cette aire culturelle avec le monde extérieur.

Le lecteur attentif aura noté que deux sections du *Grand Atelier* offrent un écho à deux autres expositions figurant dans le programme Europalia : l'exposition « *Autour du globe. Le Portugal dans le monde aux XVI^e et XVII^e siècles* » complétant la section XII, l'exposition ixelloise *Tous les chemins mènent à Rome* développant un des thèmes de la section XIII.

On est admiratif pour le travail réalisé et la perspective mise en œuvre, qui met à portée du grand public les tendances récentes de l'historiographie en histoire de l'art, à savoir l'histoire des collections, du marché de l'art, des ateliers, de l'interaction entre disciplines artistiques (incluant la gravure et les arts décoratifs). Le médiéviste qui écrit ces lignes ne va certes pas boudier son plaisir de voir la longue durée mise à l'honneur, en particulier dans sa dimension prémoderne et préindustrielle. Mais on peut parfois se demander si ce n'est pas plus une histoire de la civilisation occidentale, dans ses périodes médiévales et modernes, qui est présentée, qu'une réflexion sur le substrat de l'intégration européenne.

La question des frontières ambiguës est évacuée. Byzance et l'Islam ne sont pas ignorés mais traités comme *sources d'influences*, et sont donc implicitement définies comme étant des mondes *extérieurs* à cette « Europe » dont les chemins de l'art contribuent à dessiner l'identité²³. La section III, « L'Europe et la Méditerranée », comporte la projection d'un film intitulé « L'âge d'or de l'Islam. L'épopée andalouse » qui montre qu'alliances, cohabitation et osmose, autant que les affrontements, ont caractérisé les rapports entre Chrétiens et Musulmans dans l'Espagne médiévale²⁴. Mais pour le reste, le « narratif » de l'exposition traite la

²³ Les influences byzantines sur l'art carolingien (section II), sur Nicolas de Verdun (section IV) et sur les représentations de la Vierge (section VI) ou certains recueils de modèles (section VII) sont dûment mises en évidence dans le catalogue. La section III toute entière est consacrée à cette « perméabilité » de l'« Europe » (une Europe définie dans un rapport d'altérité à Byzance et à l'Islam). Dans cette perspective, les cas évoqués de la Sicile et de l'Espagne semblent être des synthèses sans suite entre apports « européens » et islamiques. Les Etats francs d'Orient ne sont pas évoqués.

²⁴ Il s'agit d'un extrait de *L'âge d'or de l'Islam. Lorsque le monde parlait arabe*, documentaire en 8 épisodes, réalisé par Philippe Calderon (France, 1999), coproduction La Cinquième.

question sous l'angle de la réceptivité : l'Europe est « perméable à l'influence orientale » (p. 274 du catalogue, et panneau explicatif). Pour qui sait lire, cela implique que l'Andalousie et l'Europe font deux. *A contrario*, dans le film, l'écrivain Rodrigo de Zayas regrette l'amputation subie par la culture espagnole lors de l'expulsion des Musulmans à la fin du XV^e siècle. Tout comme l'Islam, Byzance est présentée comme un monde extérieur. Par voie de conséquence, la Grèce post-antique, la Roumanie et la Bulgarie issues du monde orthodoxe ne sont pas réputées avoir contribué à tisser le réseau européen (à l'exception d'une partie de la Roumanie actuelle, la Transylvanie, alors dans la partie hongroise du patrimoine des Habsbourg, évoquée pour ses orfèvres du XVIII^e siècle : p. 214 et n^o catal. XI.22). *A fortiori* cette remarque vaut-elle pour les populations musulmanes implantées sur le sol européen moderne (Albanie, Kosovo, Bosnie-Herzégovine). L'Orient n'apparaît d'ailleurs plus à partir du XVI^e siècle. Curieusement, l'« Autre » colonial sera pris en compte (c'est la section XII), mais pas le Russe ou l'Ottoman...

C'est donc avant tout la culture héritée de l'Occident latin qui est, magistralement il faut le dire, présentée et illustrée, à travers manuscrits, peintures, sculptures et autres œuvres d'art, en partant de l'Antiquité tardive et des grandes migrations jusqu'à la république des arts, au monde des marchands et des collectionneurs, unis dans l'admiration de l'Antique depuis la Renaissance et ouverts sur le monde, sans gommer les aspects potentiellement moins reluisants (classification des différences raciales dans le Nouveau Monde, section XII). L'exposition n'a pas évité quelques poncifs sur les panneaux explicatifs, du type : « On considère volontiers que la véritable naissance de l'Europe remonte au règne de Charlemagne » (sic)²⁵, ou dans un tout autre registre « l'idéalisation de la femme dans le cadre de l'amour courtois » (p. 284 du catalogue) (une

²⁵ Le catalogue, heureusement, est infiniment plus nuancé : « Pour l'histoire de l'art, l'époque carolingienne est d'un intérêt capital (...) et même si l'empire de la dynastie franque *n'est plus* aujourd'hui considéré par l'ensemble des historiens comme la première manifestation de l'Europe, il tient, sur le plan artistique, une place inaugurale » (R. RECHT, *Présentation*, p. 17-21, ici p. 17, je souligne). La sentence du panneau est toutefois nettement plus visible pour la majorité des visiteurs et se retrouve aussi dans le catalogue en introduction des notices de la section II : « On considère volontiers que la véritable naissance de l'Europe remonte au règne de Charlemagne. Non pas dans ses limites géographiques (...), mais dans l'effort qui est accompli pour recueillir et transmettre l'héritage intellectuel de l'Antiquité gréco-latine, alors même que s'impose le rôle de l'Eglise » (*Ibid.*, p. 267).

formulation qui apparaît aujourd'hui quelque peu simpliste pour l'historien des sociétés médiévales). La liste des institutions prêteuses et la provenance des œuvres exposées confirment l'identité Occident/Europe implicite dans le propos²⁶.

Résumons-nous. Si l'exposition est d'une très grande qualité, elle ne permet pas de s'interroger sur le modèle de la culture européenne pris comme point de référence. Un modèle classique, limpide, éprouvé, qui, dans ses référents de longue durée, peine à intégrer plusieurs Etats de l'Europe des 27 et plusieurs candidats naturels ou déclarés. On observe donc une inadéquation entre le processus d'intégration politique et le substrat civilisationnel invoqué à l'appui de celui-ci. En cela, *Le Grand Atelier* achoppe sur la même difficulté que *C'est notre histoire !*, nous y reviendrons.

Enfin, sur le fond, on comprendra qu'un historien d'art considère que les œuvres d'art soient les témoins les plus éloquents d'une civilisation (p. 17 du catalogue). Toutefois, un sociologue ou un historien des sociétés dirait peut-être : ce qui caractérise les Européens, c'est un *habitus* commun forgé au cours des siècles. Un juriste dirait probablement : ce qui fait la culture européenne, c'est la tradition des libertés constitutionnelles et des droits de l'homme. Pour cette raison aussi, on comprendra que l'éclairage apporté par l'exposition *Le Grand Atelier*, pour essentiel et magnifiquement réalisé qu'il soit, n'en demeure pas moins partiel.

6. Léonard de Vinci, génie européen

L'exposition « Leonardo Da Vinci. The European genius », qui se tint à Bruxelles dans la basilique de Koekelberg du 18 août 2007 au 15

²⁶ Sur les quelques 300 œuvres exposées, seules trois pièces d'orfèvrerie byzantines et deux icônes proviennent de l'espace orthodoxe, en l'occurrence de Sofia (n° catal. III.4-6, VI.7 et VI.11). Une œuvre vient d'Athènes mais relève de l'art occidental, puisqu'il s'agit d'une toile du Gréco (n° catal. XIII.12). Une autre, venue de Bucarest (n° catal. I.6), est issue d'un trésor archéologique et relève de l'art des Goths en cours de migration (v. 380), c'est-à-dire en fait — selon le propos d'ensemble affiché par l'exposition — d'une culture encore « pré-européenne ». Par contre, l'exposition présente également des pièces byzantines ou arabes conservées, parfois depuis le Moyen Âge, dans l'espace de l'Occident latin (n° catal. III.1-3, III.9-11, et III.13-16).

mars 2008²⁷, est une réalisation d'un opérateur privé, l'asbl Collections & Patrimoines (direction artistique Jean-Christophe Hubert). Après plusieurs expositions dont le succès de foule tenait notamment à la scénographie innovante, relative à des artistes (« Tout Hergé », « Tout Simenon ») puis à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale (« J'avais 20 ans en 45 ») et aux 175 ans de la Belgique (« Made in Belgium », en 2005)²⁸, les organisateurs se sont inscrits dans la logique européenne en présentant Léonard de Vinci comme figure emblématique (au risque du cliché).

Le succès encore récent du roman populaire de Dan Brown (2003, trad. fr. 2004) et du film qui en est tiré (2006) — succès de masse, en dépit ou grâce aux invraisemblances et à la fausse culture du propos, mêlée de pseudo-provocations et d'une couche d'ésotérisme emballée dans un suspense bien ficelé²⁹—, ont suscité un regain d'intérêt ou

²⁷ Voir notamment M.-C. ROYEN, *Léonard de Vinci, génie de la Renaissance*, dans *Le Vif / L'Express*, hebdomadaire, 17 août 2007, p. 54-56, et, compte tenu de l'installation de l'exposition dans un lieu de culte, P.-E. BIRON, *Les visages tronqués de Léonard de Vinci*, dans *B-City* :) *Trimestriel gratuit de l'Eglise catholique de Bruxelles*, n° 12, hiver 2007-2008, p. 32 : « Un Léonard finalement présenté comme on le présente habituellement, à quelques originalités près. Un Léonard de papier, de fac-similés, de copies et d'imitations, dont les originaux présentés à l'expo se comptent sur les doigts d'une main... » (l'auteur ne relève en rien l'aspect européen de l'exposition).

²⁸ Sur ces réalisations antérieures, voir notamment E. BOUSMAR, *Avant-propos. Noir-jaune-rouge, une histoire décolorée ?*, dans E. BOUSMAR, S. DUBOIS et N. TOUSIGNANT (éd.), *Les 175 ans de la Belgique. Histoire d'une commémoration et commémoration d'une histoire : regards critiques*, Bruxelles, 2007 (Facultés universitaires Saint-Louis. Cahiers du CRHIDI, vol. 27), p. 7-25, ici p. 10 n. 9 ; M. BEYEN, *Une nation en vacances dans son propre passé. Les festivités 175/25 situées dans la tradition jubilaire en Belgique*, *ibid.*, p. 47-58, ici p. 53, 55 et 56-57 (discussions) ; Ch. KESTELOOT, *175 ans et après ? Premières réflexions sur la commémoration d'une « nation introuvable »*, *ibid.*, p. 59-80, ici p. 75-76 et 79 ; *Table ronde : acteurs et observateurs (...)*, *ibid.*, p. 97-143, ici p. 99 et 129, ainsi que P. LEFÈVRE, *L'exposition « J'avais 20 ans en 1945 » du Musée royal de l'Armée*, dans *Commémoration. Enjeux et débats*, éd. A. COLIGNON, Ch. KESTELOOT et D. MARTIN, Bruxelles, Centre de recherches et d'études historiques de la Seconde Guerre mondiale, 1996, p. 149-154.

²⁹ Voir notamment M.-F. ETCHEGOIN et F. LENOIR, « *Code Da Vinci* » : l'enquête, Paris, Robert Laffont, 2004 ; B. SESBOÛE, *L'affaire Da Vinci Code. Pour un premier bilan*, dans *Etudes*, 405, 2006, n° 7-8, p. 79-86 ; *La matière et l'esprit* [Mons, Université de Mons-Hainaut], n° 8, juillet 2007 [= *Le succès du Da Vinci Code*, éd. Cl. JAVEAU], 55 pp.

d'attention du grand public pour la figure de Leonardo. L'exposition tombait donc sur un terrain favorable. Elle bénéficie aussi de partenariats médiatiques bien huilés (ainsi les quotidiens *La Libre Belgique* et *La Dernière Heure / Les sports* ont-ils diffusé sous formes d'encarts gratuits plusieurs posters relatifs à l'exposition, présentant une reproduction des carnets de Léonard assortie de commentaires au verso).

L'artiste et savant Léonard de Vinci (° 1452- † 1519) est présenté, de façon classique, comme « une projection de l'idéal européen » (je cite une journaliste commentant l'exposition) : un individu visionnaire, libre et entreprenant, curieux de tout, aux talents multiples. A côté de quelques œuvres originales, on trouve des reconstitutions des inventions de Léonard, une reproduction de la *Dernière Cène* de Tongerlo, copie de celle qui joue un rôle dans le roman de Dan Brown, les fac-similés des *codex*³⁰. Sur le plan qui nous occupe ici, c'est par l'apologie sans surprise d'un génie de la Renaissance, dans des traits dignes sans doute de Jacob Burckhardt (dignité et émancipation de l'homme, liberté, invention, création), qu'est implicitement caractérisé l'esprit européen.

7. Une vue d'ensemble

On relèvera tout d'abord l'absence de message clair de la part de ceux qui sont sans doute les premiers concernés par la commémoration des Traités de 1957, à savoir les responsables de l'Union européenne. Les institutions porteuses de la logique fédérale, Commission et Parlement, se sont tenues en retrait et n'ont rien organisé, alors que seul le Conseil, porteur de la logique intergouvernementale, a commandité une exposition dans ses locaux bruxellois³¹. On peut y voir un effet de la conjoncture

³⁰ Pour l'anecdote, mais aussi pour la sociologie des expositions temporaires, signalons que « *Le Grand Atelier* » présentait deux dessins *originaux* de Léonard (n° catal. VII.8-9) ainsi qu'un bronze dont l'attribution à l'artiste est régulièrement discutée (n° catal. XIII.3), là où « *Leonardo da Vinci. The European genius* » montrait essentiellement des reproductions... !

³¹ L'exposition organisée par le Conseil était sous-traitée au CVCE (Luxembourg). Elle s'est tenue du 23 mars au 1^{er} juin 2007 dans l'atrium du siège du Conseil, à Bruxelles, sous le titre « *e la nave va... 50^e anniversaire des Traités de Rome* ». On rappellera pour être complet que Commission et Parlement ont subsidié plusieurs expositions présentées plus haut (*C'est notre histoire, Leonard de Vinci*, le festival *Europa*). On observera toutefois que le versement d'une subvention par un

actuelle de la construction européenne, marquée par un fort euroscepticisme et par la domination des Etats membres sur le projet supranational. Cette implication très faible des institutions européennes laissait le champ libre à des acteurs culturels ou privés.

Ces derniers ont estimé quant à eux pouvoir tableer sur un public intéressé au phénomène européen. Ils ont organisé des manifestations fort variées dans leur approche et quant au public visé : certaines étaient clairement plus populaires que d'autres, l'angle d'approche a été tantôt historien (*C'est notre histoire !*) tantôt artistique (*Le Grand Atelier*), et bien souvent le propos passait insensiblement de l'élucidation historique au discours de mémoire.

De ce point de vue, précisément, il n'est pas anodin que ces manifestations se soient tenues à Bruxelles, une des capitales de l'Union mais aussi capitale d'un des six pays signataires de 1957. Elles sont donc axées d'abord sur un public belge et sur le public des pays voisins, partageant sans doute en bonne partie la mémoire collective de la vieille Europe des Six. A cet égard, force est de constater que ce n'est pas toujours la même Europe dont il est question, et pas nécessairement celle que l'on est censé commémorer. Plusieurs manifestations sont clairement axées sur l'imaginaire d'une Europe italo-lotharingienne, correspondant assez bien à l'Europe des Six de 1957, qui n'est plus celle d'aujourd'hui. N'y a-t-il pas un décalage entre l'imaginaire européen des pays fondateurs et les réalités de l'Union à 27 ? D'une certaine façon, *C'est notre histoire !* en se concentrant sur le temps présent rectifie cette perspective en montrant que le vécu des Six puis des Neuf depuis 1957 n'est qu'une des clés de compréhension mémorielle de l'Europe des 27. Pourtant, en rappelant les 2000 ans de civilisation, qui rendent possibles les 50 ans d'union progressive, elle rejoint le propos d'autres expositions comme le *Grand atelier*.

Et sur ce plan-là, guère de surprise : on retrouve le récit convenu d'une Europe aux racines gréco-romaines, émergeant sous la forme d'un Occident latin, médiéval puis renaissant, puis d'une civilisation des Lumières. Qu'il s'agisse de manifestations axées sur le temps présent — le « long » demi-siècle de la CECA et des Traités de Rome — ou sur la véritable longue durée — la civilisation européenne plus que

pouvoir public n'implique dans le chef de ce dernier ni l'initiative du projet ni une visée sur le contenu.

millénaire —, les propos se rejoignent. Somme toute, c'est une vision classique, bien rôdée, de l'histoire européenne qui a été présentée au public et célébrée. Présentée, si l'on considère l'aspect didactique et scientifique des choses. Célébrée, si l'on considère l'insertion de ces manifestations dans un processus commémoratif aux implications citoyennes et, partant, politiques. Le visiteur cultivé, passionné par les cultures européennes ou par le passé récent, d'une part, le visiteur conscientisé, marqué par les idées européistes, d'autre part (mais il peut s'agir d'une seule et même personne), auront trouvé confirmation de ce qu'ils savaient déjà, et matière à approfondissement ou rafraîchissement de leurs connaissances. Le public plus jeune (les groupes scolaires !) ou moins bien informé, aura trouvé à se frotter au discours classique sur l'Europe. Mais ce discours, bien intentionné certes, lié intrinsèquement au mouvement européiste du XX^e siècle, résiste-t-il à un regard historien qui voudrait secouer les évidences européistes ?

Les constats rappelés ci-dessus sont symptomatiques de ce qu'il n'existe pas de mémoire collective à l'échelle des Vingt-Sept. Plus exactement, ces constats mettent en évidence la vitalité d'une mémoire collective liée à l'*espace de départ* de la construction européenne et une très forte *hésitation* mémorielle dès que l'on se meut *au-delà* de cet espace. Ceci doit être mis en rapport avec le manque de cohésion d'une société civile qui ne se connaît pas encore suffisamment et avec les hésitations de l'opinion publique, marquée à la fois par le courant eurosceptique et par les divergences de vue sur le projet politique de l'Union, tant en matière d'approfondissement que d'élargissement. Vue sous cet angle, l'absence de mémoire collective des Vingt-Sept — qui permette non d'annuler mais d'intégrer et de fédérer les mémoires nationales et régionales existantes — ne doit pas surprendre. D'un point de vue citoyen, elle devrait par contre interpeller. En effet, l'importance d'une mémoire sereine est capitale en termes de cohésion et de vivre-ensemble harmonieux. On ne sait que trop combien un passé mal élucidé et une mémoire tronquée parce que construite sur l'exclusion, handicapent cruellement le présent et l'avenir³². Un *travail de mémoire* est donc

³² Parmi tant d'autres exemples, on songe au passé médiéval et récent des pays de l'ex-Yougoslavie, où les enjeux de mémoire actuels touchent directement à la question de l'intégration et de l'identité européennes : cf. S. SOJA, *La Bosnie-Herzégovine ou l'éternel combat avec nos ténèbres. Les faits historiques comme origines des malentendus et des conflits*, dans *Le Banquet*, n° 26, 2009, fasc. 1

nécessaire pour faire coexister sereinement les différents regards sur le passé et éviter aux citoyens de s'enfermer dans des mythes réducteurs. Sous cet angle, il convient de se demander si la mémoire de la construction de l'Europe dans sa longue durée civilisationnelle n'est pas engluée dans plusieurs non-dits. Telle qu'elle a été illustrée en 2007 à Bruxelles, elle semble en tout cas marquée par une triple focalisation :

- 1° Focalisation d'une partie des approches sur le noyau ancien des Etats membres de l'Union, comme si l'élargissement n'avait pas eu lieu, ou comme si les nouveaux membres n'avaient pas joué un rôle fondamental dans l'élaboration du substrat culturel et politique européen.
- 2° Focalisation sur l'historiographie traditionnelle de la civilisation européenne, qui peine à faire une place à l'Europe du sud-est (Grèce, Roumanie, Bulgarie). De fait, celle-ci, forgée par les icônes, les Eglises orthodoxes et l'appartenance au monde ottoman n'a pas participé aux multiples réseaux issus de la chrétienté latine et censément fondateurs de la culture européenne (réseaux monastiques de Cluny et Cîteaux, réseaux conventuels des Mendiants, réseaux universitaires, réseaux de cours, réseaux d'humanistes, réseaux d'artistes du roman au baroque et au classicisme, république des lettres et réseaux des Lumières³³).

[= *Raconter les pages noires de l'histoire*, partie II], p. 23-37, qui analyse les difficultés historiographiques et mémorielles, à la fois causes et conséquences de la guerre civile de 1991-1995.

³³ Je cite ici un schéma classique, qui est notamment suivi dans un essai récent par l'un des responsables d'une des expositions de 2007 : E. BARNAVI, *L'Europe frigide : réflexions sur un projet inachevé*, Bruxelles, André Versaille, 2008 (Enjeux du XXI^e siècle), p. 40-44 et 49-58, 66. Plus loin (p. 83), le même auteur esquisse un schéma où l'Europe s'élargit, d'abord en temps qu'ensemble civilisationnel (« L'Europe n'a cessé de repousser ses limites vers l'Est du continent, qu'elle intégrait progressivement à sa civilisation : l'Europe de la Renaissance fut plus grande que l'Europe médiévale, l'Europe des Lumières plus grande que l'Europe de la Renaissance »), puis sous les traits de l'Union (« Une limite autrefois significative — la frontière orthodoxe — est tombée en désuétude : la Grèce, la Roumanie et la Bulgarie ont intégré l'Union (...). Une autre — la frontière musulmane — disparaîtra à son tour : l'Albanie, le Kosovo finiront par la rejoindre ») : dans ce schéma, le substrat culturel européen de longue durée ressortit bien, implicitement, au seul Occident latin et non aux deux autres grandes composantes culturelles.

- 3° Focalisation sur des caractères de longue durée *consés caractériser* ce qui est européen, pour le délimiter par rapport au non européen.

Cette triple focalisation pourrait induire un discours sur ce qu'est, peut être et doit être l'Europe. Or, le passé doit être mobilisé pour comprendre le présent mais non pour figer l'avenir. Les réflexions des historiens montrent bien que le rapport au passé, sous sa forme mémorielle, est affaire de sédimentation continue (et donc d'évolution, de changement) mais aussi de perspectives tronquées, qui doivent être sereinement mises en examen afin de ne pas handicaper notre vision d'avenir³⁴. Même lorsque l'on pense s'appuyer sur le passé, c'est bien *le présent* qui *dit* qui nous sommes, et qui nous voulons devenir. C'est le présent qui détermine quelle part de l'héritage est activée et sous quelle forme. Il ne s'agit pas d'être l'esclave du passé ou de l'image qu'on en a.

Le recours à l'image que l'on se fait du passé de l'Europe pour définir l'identité européenne est donc extrêmement délicat. Cette difficulté n'épargne pas les spécialistes. Comme le souligne le médiéviste Klaus Oschema à propos de l'Europe comme catégorie d'analyse historique, « dans un grand nombre d'études modernes, le problème central consiste en effet dans le mélange que font les auteurs entre normativité et analyse ; mélange qui n'est que trop rarement présenté de manière ouverte et critique »³⁵, constat qui vaut a fortiori pour le discours mémoriel.

³⁴ Un cas exemplaire emprunté à l'histoire régionale et transfrontalière : A.-J. BIJSTERVELD, *Het maakbare verleden. Regionale geschiedenis en etnologie in Brabant op de drempel van de eenentwintigste eeuw*, repris dans ID., *Maakbaar erfgoed. Perspectieven op regionale geschiedenis, cultureel erfgoed en identiteit in Noord-Brabant*, Tilburg, 2009 (Bijdragen tot de geschiedenis van het Zuiden van Nederland, vol. 39), p. 17-51. Dans cette perspective, signalons de remarquables émissions de vulgarisation explicitant les aspects trompeurs de la mémoire et ses effets sur l'identité externe et interne : *Brabant 900*, deux séries de 10 et 13 documentaires produits par Omroep Brabant (Pays-Bas, 2006), et commercialisés en deux DVD. En pendant à ce dossier, l'examen d'une occultation mémorielle : E. BOUSMAR, *Les 900 ans du Brabant (1106-2006) : une commémoration passée inaperçue pour les Brabançons wallons ?*, dans *Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon*, 22, 2008, fasc. 1, 1^{er} trim., p. 3-41.

³⁵ K. OSHEMA, *Les Europes des médiévistes. Remarques sur la construction d'une identité entre science historique et actualité politique*, dans *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*, Actes du XXXVIII^e Congrès de la Société des Historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public, Paris, 2008, p. 37-50, ici p. 49-50, et de poursuivre : « la diffusion des résultats de la recherche spécialisée se faisant dans un processus plus ou moins lent, il n'est guère étonnant que les représentants d'autres

Pourtant, le discours sur l'identité européenne, lorsqu'il se réfère au passé ou lorsqu'il croise les données de l'histoire (en fait, c'est souvent tout autant de mémoire qu'il s'agit) et de la géographie, ne peut échapper à cet examen, pour déstabilisant qu'il puisse paraître. Ainsi « ... l'Histoire doit être relue, sans être tordue. (...) Il faut faire une place aux musulmans et aux juifs, comme aux paysans païens d'Europe dans la perception que l'on veut donner de la complexité et de l'identité européennes », écrit par exemple le contemporainiste Gérard Bossuat³⁶.

Ceci met bien en évidence l'importance de certains enjeux. L'élargissement de 1981 à la Grèce mais surtout celui de 2004 a fait sortir l'Europe du seul héritage de Charlemagne, que pouvait revendiquer l'Europe des Six. Dès lors, considérer comme extra-européen le passé musulman de l'Espagne médiévale est-il une « donnée de l'histoire » ou un choix mémoriel³⁷ ? Ratifie-t-on le discours des vainqueurs de la *Reconquista* (c'est le syndrome de la *winner's history*) ou procède-t-on à une analyse sereine et détachée ? Reconnaître une influence et des rencontres, on l'a déjà dit, ce n'est pas intégrer l'Autre dans un passé commun. On pourrait ainsi soutenir que des populations qui au sens

disciplines (historiens modernistes ou politologues) continuent à reproduire des idées reçues sur le monde médiéval qui sont depuis longtemps invalidées par des enquêtes spécialisées. Or, ce décalage entre les différents niveaux du discours devient problématique quand il est employé afin de faire d'un savoir historique révolu un argument politique. (...) Dans une époque qui est confrontée à des bouleversements politiques profonds qui créent une demande d'explications, le travail critique des médiévistes semble donc d'autant plus nécessaire afin de parer l'usage simplificateur des arguments historiques. »

³⁶ G. BOSSUAT, *Des lieux de mémoire pour l'Europe unie*, dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 61, janvier-mars 1999, p. 56-69, ici p. 62-63.

³⁷ Sur la question particulière de la rencontre et de l'affrontement des trois cultures (juive, musulmane et chrétienne) dans l'Espagne médiévale et sa prise en compte par l'historiographie, voir D. MENJOT, *L'historiographie du moyen âge espagnol : de l'histoire de la différence à l'histoire des différences. Étude et bibliographie*, dans *e-Spania. Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales*, n° 8, décembre 2009, <<http://e-spania.revues.org/19028>>, non pag., cons. 13 juillet 2010. Plus largement, la polémique récente autour de la part de l'Islam dans le développement de la culture de l'Occident latin est très symptomatique des crispations identitaires actuelles : voir la mise au point de S. PIRON, *Sur une falsification historiographique*, dans *Revue de synthèse*, 129, 2008, p. 617-623 [compte rendu de S. GOUGUENHEIM, *Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris, 2008 (L'Univers historique)].

géographique du terme étaient indéniablement européennes au Moyen Âge, sont exclues de la mémoire de l'identité européenne qui se construit. C'est d'autant plus paradoxal qu'il y a désormais un Islam européen pluriséculaire qui en Bosnie-Herzégovine, en Albanie et au Kosovo frappe ou frappera un jour aux portes de l'Union, sans parler de la candidature de la Turquie. Les mémoires collectives de l'Union, celles d'Etats post-nationaux qui se veulent démocratiques, non-confessionnels et multiculturels, pourront-elles prendre en compte ces réalités ? et de quelle façon ? Les arguments présents dans le débat public mêlent sans cesse identité et mémoire. Pour les uns, par exemple, la Turquie n'a rien à faire en Europe, pour des raisons à la fois historiques et géographiques³⁸. Pour d'autres, un regard différent, porté sur les mêmes faits historiques et géographiques, entraîne une réponse opposée, ou à tout le moins beaucoup plus nuancée³⁹. Un travail de mémoire intelligent ne devrait-il pas prendre en compte la nécessité d'un élargissement de la mémoire du continent européen, sans préjuger par ailleurs de la question des valeurs européennes et de l'identité politique de l'Union ?

Ce n'est pas tout. Le contexte actuel de mondialisation (la troisième, si les historiens comptent bien) et de questionnements identitaires et mémoriels, les enjeux citoyens de la multiculturalité et de l'interculturalité, les dangers du communautarisme — en ce compris les

³⁸ Ce point de vue est par exemple développé dans un récent essai par E. BARNAVI, *L'Europe frigide : réflexions sur un projet inachevé*, Bruxelles, André Versaille, 2008 (Enjeux du XXI^e siècle), p. 82-89 et 93, bien qu'il écrive lui-même, mais à propos cette fois du passé chrétien de l'Europe qui a fait débat dans la fameuse affaire des racines de l'Europe : « au nom de quelle conception archaïque de l'histoire s'imagine-t-on que dire honnêtement ce qui a été, détermine à jamais ce que l'on est, et rend compte de ce que l'on veut être ? » (p. 47). Le même auteur souligne toutefois que « l'Europe porte [en elle] une part d'islam qui peut être une porte d'entrée dans son passé pour ses citoyens musulmans » (p. 47).

³⁹ Un magazine de haute vulgarisation historique n'écrit-il pas en introduction d'un récent numéro spécial, qu'« à lire l'histoire des Turcs que nous retraçons ici depuis le temps des sultans ottomans, on sera convaincu qu'elle est partie prenante de celle de l'Europe. Et qu'il nous faut aujourd'hui mieux la connaître. Au-delà des clichés. » (Avant-propos, dans *Les collections de l'Histoire*, trimestriel, n° 45, octobre 2009 [=Les Turcs, de la splendeur ottomane au défi de l'Europe], p. 3). Dans le même sens, il faut aussi épingler le label de « Capitale culturelle européenne » porté par Istanbul en 2010, attribué pour la première fois à une métropole d'un pays candidat à l'adhésion.

revendications mémorielles groupusculaires⁴⁰ —, posent des questions que l'on pouvait encore balayer du revers de la main il y a cinquante ans. Sur les 27 Européens, représentatifs des 27 Etats de l'Union, présentés par *C'est notre histoire !* et dont un narratif précise le nom et l'expérience de vie, pas un seul visage coloré : nul Français de souche sénégalaise ou martiniquaise, nul Allemand d'origine turque, nul Britannique d'origine pakistanaise, nul Néerlandaise d'ascendance indonésienne, nul Belge né de parents marocains... Pour qui connaît la réalité urbaine d'un certain nombre de grandes capitales européennes, voici une absence qui interpelle. Jusqu'à quelle génération est-on allochtone ? à partir de quelle génération a-t-on contribué aux « valeurs de l'Europe » ? Pour le dire autrement, comment les Européens d'aujourd'hui, dans toute leur diversité, perçoivent-ils l'héritage et l'identité qu'on leur propose ? Le débat est trop vaste pour être analysé et tranché ici. La difficulté, toutefois, — et les insuffisances du discours mémoriel classique, en inadéquation avec les contours actuels et prévisibles de l'Union — méritait d'être soulignée⁴¹.

8. Conclusion

Nous sommes bien conscient des limites du présent exposé, qui par bien des aspects tient plus de la note de chronique que de la contribution développée. De nombreux points mériteraient un approfondissement. Nous pensons néanmoins avoir pu attirer l'attention sur un certain nombre de questions. Les activités commémoratives de la signature des Traités de Rome, organisées en Belgique durant l'année 2007, sont en effet révélatrices d'un certain nombre d'enjeux non négligeables. Une relative frilosité des institutions européennes tout d'abord, puisque seul le Conseil de l'Union a commandité une exposition. Logique institutionnelle et politique oblige, c'est l'Europe des Etats-membres qui est ainsi à l'honneur, bien plus que l'Europe supranationale des fédéralistes. Le Parlement et la Commission n'ont rien organisé. D'autre part, des acteurs

⁴⁰ Elles sont dénoncées à juste titre, notamment par Ph. RAXHON, *Essai de bilan, op. cit.*, p. 25-26, 30, 42, 53, 73, 82 et 88-89 (avec bibliographie), mais aussi par E. BARNAVI, *L'Europe frigide, op. cit.* p. 111.

⁴¹ Parmi les initiatives récentes qui s'attachent à ces questions, il faut relever le VII^e Forum européen de la Culture et de la Société, organisé à Luxembourg par l'Institut Pierre Werner sur le thème « Comment écrire une histoire européenne ? Entre enjeux mémoriels et réalités » (30 septembre-1^{er} octobre 2010).

belges publics ou privés ont mis sur pied plusieurs grandes expositions, de propos et d'ambition très divers. Qu'il s'agisse de toucher le public le plus large ou celui des amateurs d'art et de culture, qu'il s'agisse d'illustrer l'intégration récente de l'Europe ou les héritages lointains, une diversité de perception peut être observée, entre des manifestations révélatrices d'une mémoire européenne ancrée dans le passé et la connivence des pays fondateurs (l'axe italo-lotharingien, l'Europe de Charlemagne) — et qui, j'en fais l'hypothèse, correspond sans doute encore à la perception majoritaire d'un public belge —, la différence agitée par le Portugal rappelant sa splendeur océanique d'antan, et une mémoire élargie aux perceptions des tous nouveaux membres (ce que laisse percevoir avec force et originalité l'exposition *C'est notre histoire !*). La question de l'identité européenne, malgré le caractère d'apparente évidence de réponses parfois péremptoires, n'est pas élucidée pour autant : l'héritage byzantin, qui est pourtant celui de plusieurs Etats membres, peine à être intégré dans un discours de longue durée latine et carolingienne ; la question d'une Europe de tradition religieuse non chrétienne est évacuée. Non qu'il y ait de réponse simple. Mais l'historien doit aussi questionner les « grands récits » reçus, sous peine de faillir à ses responsabilités. L'hésitation mémorielle est par ailleurs symptomatique du caractère multiforme et hésitant de l'Union européenne dans son état actuel.

Annexe

Inventaire des expositions à teneur historique organisées à Bruxelles en 2007 dans le cadre de la commémoration des 50 ans des traités de Rome

- « **C'est notre histoire !** », organisée par le Musée de l'Europe, sur le site de Tour et Taxis du 26 octobre 2007 au 23 mars 2008, puis prolongée jusqu'au 12 mai 2008 — initiative privée
- « **Europe à la une ? Les Traités de Rome à travers la presse belge** » (du 27 février au 30 juillet 2007) organisée par la Bibliothèque royale de Belgique
- « **Spaak, Rothschild, Snoy. De Val-Duchesse aux Traités de Rome** », organisée du 9 mars au 29 septembre 2007 par les Archives de l'Etat aux Archives générales du Royaume.
- « **Euro Visions, les nouveaux Européens par douze photographes de Magnum** », organisée à Bruxelles du 9 mars au 1^{er} juillet 2007 (Musées royaux des Beaux-Arts)
- « **1957-2007 Le Traité de Rome a 50 ans. 2007 Année de l'Europe à Bruxelles et au Musée royal de l'Armée** », parcours thématique *ad hoc*, réalisé au sein des collections permanentes du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire.
- « **L'€uro sous la loupe** », Musée de la Banque nationale de Belgique
- « **Tous les chemins mènent à Rome. Voyages d'artistes du XVIe au XIXe siècle** », organisée du 11 octobre 2007 au 27 janvier 2008 au Musée d'Ixelles — festival Europalia Europe
- « **Brillante Europe. Joyaux des cours européennes** », organisée à Bruxelles du 24 octobre 2007 au 17 février 2008 dans l'Espace culturel ING — festival Europalia Europe
- « **Autour du globe. Le Portugal dans le monde aux XVIe et XVIIe siècles** », organisée à Bruxelles, dans le très central Palais des Beaux-Arts, du 26 octobre 2007 au 3 février 2008 — festival Europalia Europe
- « **Formatting Europe. Mapping a continent** », organisée à la Bibliothèque royale de Belgique (Bruxelles), du 17 novembre au 8 février 2008 — festival Europalia Europe
- « **Le Grand Atelier. Chemin de l'art en Europe (Ve-XVIIIe siècle)** », organisée à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts, du 5 octobre 2007 au 20 janvier 2008 — festival Europalia Europe
- « **Leonardo Da Vinci. The European genius** », organisée à Bruxelles dans la basilique de Koekelberg du 18 août 2007 au 15 mars 2008 — initiative privée